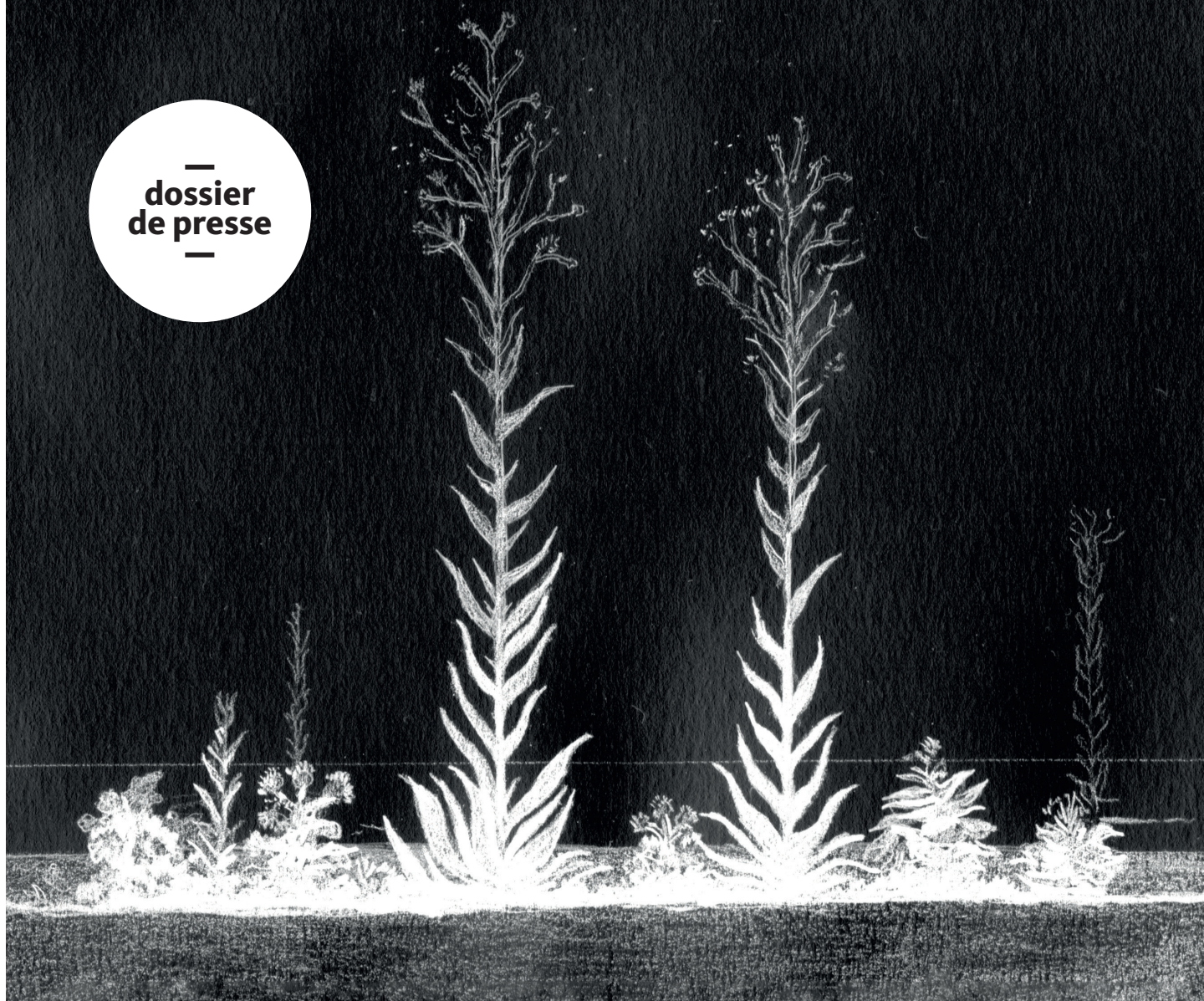


frac franche-comté / étonner la catastrophe / exposition du 17 nov. 2024 au 30 mars 2025 /

—
dossier
de presse
—



Hippolyte Cupillard, *Rudérales* (dessin préparatoire), 2024. © Hippolyte Cupillard

exposition étonner la catastrophe /



Jordan Paillet, *La petite fille aux allumettes*, 2023-2024. © Jordan Paillet. Photo : Léon.e Roures--Henriot

étonner la catastrophe

édito /



June Balthazard, *Millennials*, 2022-2024, collection Frac Franche-Comté. © Adagp, Paris 2024.

Étonner la catastrophe **17 novembre 2024 > 30 mars 2025**

Avec June Balthazard, Mégane Brauer, Mathilde Chavanne, Hippolyte Cupillard et Jordan Paillet et des œuvres de la collection du Frac Franche-Comté.

- > visite presse vendredi 15 novembre (rendez-vous individuels possibles à d'autres dates)
 - > vernissage samedi 16 novembre, 18h30
 - > défilé de mode des œuvres de Jordan Paillet samedi 16 novembre, 19h et 19h45 (durée : 5 min)
- Commissaire de l'exposition : Sylvie Zavatta, directrice du Frac

L'aurore ose quand elle se lève. Tenter, braver, persister, persévérer, s'être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tantôt affronter la puissance injuste, tantôt insulter la victoire ivre, tenir bon, tenir tête ; voilà l'exemple dont les peuples ont besoin, et la lumière qui les électrise.

Victor Hugo, *Les Misérables*

L'exposition *Étonner la catastrophe*, dont le titre est emprunté aux *Misérables*, rassemble cinq jeunes artistes : June Balthazard, Mégane Brauer, Mathilde Chavanne, Hippolyte Cupillard et Jordan Paillet qui tous ont fait leurs études à

l'Institut supérieur des beaux-arts de Besançon (ISBA).

Chacune et chacun, à sa façon, embrasse de grands thèmes qui traversent l'œuvre de l'écrivain bisontin dont on peut déplorer qu'elle n'ait rien perdu de son actualité. À travers leurs films, leurs installations, leurs dessins, ils évoquent ainsi l'enfance ou la jeunesse en proie à des questions actuelles d'ordre environnemental, sociétal et politique. Qu'il s'agisse d'imaginer des enfants rebelles engagés dans une « croisade » contre les adultes pour la sauvegarde des arbres (June Balthazard), d'affirmer qu'ils détiennent les clés pour accéder à un monde apaisé (Hippolyte Cupillard), d'évoquer « la possibilité de se

étonner la catastrophe

édito /

ré-enchanter ensemble dans et contre un monde qui va mal» (Mathilde Chavanne) ou une jeunesse précarisée réagissant fièrement à l'injustice et à la violence que lui inflige notre société (Mégane Brauer et Jordan Paillet), leurs œuvres dans leur ensemble sont le reflet d'une génération d'artistes résilients qui ne cessent de conjurer le désastre, telles ces plantes rudérales qui, souvent jugées inutiles voire indésirables, s'épanouissent et débordent, rongent et sapent de leur force vitale les ruines et le bitume.

Sylvie Zavatta

Pour chacun des artistes qui composent cette exposition, il est proposé un dialogue avec une œuvre d'un autre artiste figurant dans la collection du Frac : June Balthazard/Marina De Caro ; Mégane Brauer/Matthieu Saladin ; Mathilde Chavanne/Dhewadi Hadjab ; Hippolyte Cupillard/Jacques Julien ; Jordan Paillet/Dector & Dupuy.

En écho à *Étonner la catastrophe*, le Frac présente une exposition de Gérald Kurdian avec l'installation *X ! Un opéra fantastique*, acquise en 2023 ainsi qu'un focus sur une œuvre d'Émilie Brout et Maxime Marion, acquise quant à elle en 2021.



Mégane Brauer, *Stayed A-live*, 2023. © Mégane Brauer. Photo : Jean-Christophe Lett



Mathilde Chavanne, *Pleure pas Gabriel*, 2023. © Apaches Films et Mathilde Chavanne

étonner la catastrophe

june balthazard /



June Balthazard, *Millennials*, 2022-2024, collection Frac Franche-Comté.
© Adagp, Paris 2024.

Dès ses débuts, June Balthazard s'intéresse aux liens concrets et spirituels qui unissent l'homme à la nature dans des récits troublants s'apparentant parfois à la science-fiction. Dans son film *Le Baiser du Silure*, tout comme dans les installations *Mass* et *Millennials*, plane une entité étrange, qui semble relier et tenir ensemble les deux mondes.

Millennials (2024) est composée d'un film vidéo tourné dans le Morvan et d'une sculpture. L'œuvre figure dans la collection du Frac Franche-Comté.

Pour sa réalisation, l'artiste s'est inspirée du mouvement des jeunes pour le climat, créé en 2018 par Greta Thunberg, mais aussi de l'occupation par des écologistes, en 2020, d'une forêt vieille de 250 ans, la Dannenröder Forst, située en Allemagne dans le Land de la Hesse. Ils entendaient, par cette action, empêcher la construction d'un tronçon d'autoroute qui devait la traverser. Se remémorant également un épisode historique du XIII^e siècle qui s'est déroulé simultanément en France et en Allemagne, et qui a vu des cohortes d'enfants quitter leurs familles pour mener leur propre croisade, l'artiste a imaginé une communauté d'enfants vivant en quasi-autarcie dans une forêt qu'ils s'emploient à défendre à l'instar des militantes et militants allemands. En ce sens, le film s'avère un récit d'anticipation qui se déroule dans un futur proche. Au péril de leur vie, les enfants s'opposent à une gestion industrielle de la forêt et notamment à la coupe rase, telle qu'elle se pratique notamment dans

le Morvan, une aberration écologique ayant pour conséquence de dévaster en quelques minutes des hectares de forêt. Une entité mystérieuse hante la forêt dans l'imaginaire des enfants : un arbre en forme de serpent qui s'anime pour plonger dans le sol à la nuit tombée. C'est cet être mystérieux qui est évoqué par la sculpture qui accompagne le film et qui sert d'assise aux spectateurs. Elle est composée de tronçons d'arbres en bois flotté posés au sol d'où elle semble émerger et replonger à son tour. Et elle fait songer inmanquablement aux plantes rudérales, qui envahissent les ruines et terrains abandonnés, dotées d'une capacité de résistance au désastre et d'une force de vie dont les enfants du film sont le symbole.

Sylvie Zavatta

« J'ai découvert le massif du Morvan en Bourgogne-Franche-Comté à l'occasion d'un précédent tournage. Cette terre granitique, qui émerge par endroits d'une mer de forêt, a attiré de nombreuses personnes désireuses de s'éloigner de la société pour vivre plus en lien avec la nature.

Parmi ces personnes, j'ai rencontré une femme qui a vécu avec son enfant dans une cabane au milieu des bois. Par son intermédiaire, j'ai rencontré les enfants, acteurs du film, qui ont tous un lien singulier avec le massif boisé du Morvan, du fait de leur mode de vie alternatif.



June Balthazard, *Millennials*, 2022-2024, collection Frac Franche-Comté.
Vue de l'exposition de June Balthazard & Suzanne Husky, *Habiter la forêt* à la Contemporaine de Nîmes, 2024. © Adagp, Paris, 2024. Photo : JC Lett

étonner la catastrophe

june balthazard /

L'écriture du projet découle d'ateliers d'écriture faits avec les enfants dans une forêt emblématique morvandelle, dans laquelle le projet a été tourné. Cette dernière résume la situation des forêts du Morvan, en juxtaposant des paysages oniriques de forêt ancienne, des plantations issues d'une gestion sylvicole industrialisée et des pans de forêt rasée, avec çà et là un arbre frêle, qui s'élève seul au milieu d'une étendue de terre remuée.

En effet, l'enjeu de la forêt est crucial dans ce territoire, où de spectaculaires coupes rases sont actuellement effectuées. La plupart des enfants du film, qui subissent une transformation rapide de leur environnement, se disent enclins à participer aux mouvements d'occupations de forêts, qui s'organisent aujourd'hui pour endiguer le déboisement.

Cette situation a été pour moi un terreau, à partir duquel j'ai choisi de radicaliser le propos pour réfléchir aux soulèvements d'enfants dans l'histoire, dont nous vivons aujourd'hui un épisode avec le Mouvement des jeunes pour le climat. »

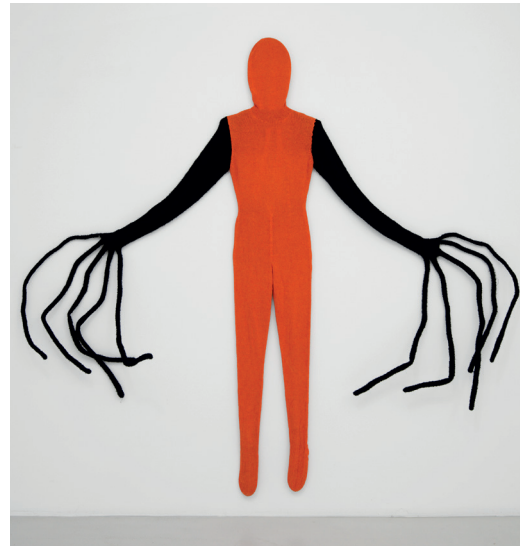
June Balthazard

« L'œuvre *Tricot (habillable)* de Marina De Caro, qui fait partie de la collection du Frac Franche-Comté, crée à mon sens un dialogue fécond avec mon installation vidéo *Millennials*. J'aime l'habileté de l'artiste à manier des formes familières, tout en inventant des silhouettes fabuleuses, baroques et oniriques. En transposant une structure essentielle du monde végétal, les racines, sur une silhouette humaine, Marina De Caro donne à voir ce qui s'exprime de manière plus invisible dans mon film, à savoir les liens que l'on tisse avec notre environnement. Le corps qu'elle invente ne vaut plus seulement pour lui-même, mais par sa relation avec ce qui l'entoure. Il est perméable au monde. C'est en quelque sorte ce processus que vivent les enfants dans le film, qui en habitant la forêt retissent avec elle un lien à la fois très concret et spirituel. »

June Balthazard

en regard

marina de caro, tricot (habillable) /



Marina De Caro, *Tricot (habillable)*, 1998 © collection Frac Franche-Comté. © Marina de Caro. Photo : D.R

Née en 1961, à Mar del Plata, Argentine.
Vit et travaille à Buenos Aires, Argentine.

Fortement engagée dans le militantisme féministe en Argentine et s'intéressant aux mouvements anarchistes, Marina De Caro fait partie d'un collectif poétique nommé « Cromoactivismo » (...) Dans la production souvent expérimentale de Marina De Caro, l'espace, l'expérience du corps, la narration, l'intuition et l'émotion se répondent et s'entrecroisent au sein de grandes installations colorées.

« "Je pense avec le corps, je dessine avec le corps, mes mains ont des yeux qui crachent des lignes, des formes, des fils et des relations ; les images qui sortent de mes mains me pensent. Mon corps pétrit le monde." Marina De Caro est (...) l'une des plus influentes artistes latino-américaines de sa génération. Elle habite le monde en peintre, en dessinatrice, en danseuse, en tricoteuse, en pédagogue, en performeuse... Elle réinvente sans cesse l'espace, elle l'amplifie par des gestes inconnus, y libère des géométries pétrifiées. Elle repousse les limites de l'attendu pour donner existence à ce qui vibre, vivifie, à ce qui surprend la norme, l'habitude, le convenu. À ce qui déconcerte.

Développant un travail pluridisciplinaire intégrant dessin, sculpture et performance, Marina De Caro expérimente les notions d'espace, d'expérience corporelle, d'intuition et d'émotion au sein d'un univers coloré. Ses installations se déploient dans un espace poétique et sensible, prenant souvent la forme de sculptures flexibles et mobiles. Spécialement créées pour interagir avec le-a spectateur-ice/interprète, ces œuvres invitent à faire l'expérience d'une dimension imprévisible de la vie quotidienne, des comportements et des normes corporelles et sociales. »

(Site de la galerie In situ Fabienne Leclerc, Paris).

Marina De Caro a été invitée en résidence au Frac Franche-Comté de 2019 à 2022 avant la présentation de son exposition : *Chromotopie de la Désobéissance. Esquisse d'un opéra épistolaire*, en janvier 2023.

étonner la catastrophe mégane brauer /

Dans son travail qui prend la forme de sculptures, d'installations et de textes, Mégane Brauer s'emploie à révéler les rapports sociaux de classe en mettant en lumière le vécu des personnes précarisées. L'artiste donne à voir ainsi les conditions de vie des personnes économiquement marginalisées à partir de leurs tranches de vie et témoignages, de leurs attentes, rêves et vexations, en empruntant à leurs décors, codes esthétiques et références culturelles, en détournant leurs objets, matériaux bon marché, et les paillettes dont elles se parent et qui les font rêver. Il en résulte une œuvre à l'esthétique clinquante, un univers féérique composés de rebuts, de plastique et de strass qui sous ses atours séduisants dénonce ce que la société cherche à invisibiliser. Une œuvre, « comme une lampe bleue anti-moustiques, super belle et mortelle. »¹

Il y a une composante autobiographique dans le travail de Mégane Brauer et c'est sans conteste ce qui en fait la force. Issue de la classe sociale dont elle entend mettre en lumière les difficultés quotidiennes, elle nous parle d'expérience. Elle évoque sa condition d'artiste, nous livre des fragments de sa vie personnelle, de celle de sa famille ou de son entourage, toujours avec pudeur et ironie – mais avec rage aussi.

Stayed A-live (2023) évoque ainsi sa vie d'étudiante en école d'art, elle que rien ne prédestinait à devenir artiste. De façon quelque peu humoristique, l'œuvre prend l'allure d'un ex-voto ici élaboré à l'aide d'éléments bon marché, d'étiquettes de prix, de strass en forme de cœur, en lieu et place des matériaux précieux le plus souvent utilisés dans la tradition catholique. Le saint ou la sainte habituellement sollicité(e) pour exaucer les prières se voit ici remplacé(e) par un personnage fictif d'*Un dos tres*, une telenovela des années 2000. Il s'agit d'un certain Pedro, lui-même étudiant issu d'un milieu très modeste qui s'impose dans une prestigieuse école d'arts de la scène. Mais plus généralement, l'œuvre fait aussi référence à la condition des étudiants, dont on sait que la majorité connaît d'immenses difficultés économiques, et à leurs rêves de réussite empreints d'illusions.



Mégane Brauer, *Lust 4 Life*, 2023, © Mégane Brauer.
Photo : Jean-Christophe Lett

Lust 4 Life (2023) renvoie quant à elle à un épisode vécu par l'artiste dans un logement social Adoma, qu'elle relate dans un court récit où se mêlent tensions familiales, remémorations des drames en Afghanistan et moments de convivialité. L'installation est composée d'objets issus de l'industrie pétrochimique et produits en série : une table de jardin en plastique sur laquelle sont posés une caisse de maraîcher, des branches de cerisier artificielles et un ventilateur. L'ensemble fait songer à une nature morte au double sens du terme puisque tout élément naturel et vivant se voit suppléé par son succédané factice. L'air d'un ventilateur, en lieu et place d'une douce brise vespérale, tente pourtant d'insuffler un semblant de vie à cet ensemble aseptisé d'une beauté glaçante, évocateur du décor ordinaire des occupants des immeubles Sonacotra.

¹ <https://manifesto-21.com/megane-brauer-interview/>

étonner la catastrophe

mégane brauer /

Ces immeubles, l'artiste les connaît bien puisqu'elle a vécu dans l'un d'entre eux dans son enfance. Ils avaient été construits au sortir de la guerre d'Algérie par la Sonacotral dans le but d'accueillir les travailleurs migrants algériens qui vivaient alors en France dans des bidonvilles, mais aussi d'en assurer le contrôle et la surveillance. Ces infrastructures devaient être provisoires. On pensait alors que les travailleurs repartiraient en Algérie. On connaît la suite de l'histoire : les premiers travailleurs migrants, désormais à la retraite et que l'on nomme les chibanis (« cheveux blancs », en arabe), sont encore aujourd'hui plusieurs centaines de milliers à vivre en France, pour beaucoup dans les immeubles de la société rebaptisée Sonacotra, puis Adoma en 2007. Cette dernière continue à gérer plusieurs centaines de foyers pour travailleurs migrants, de résidences sociales et de centres d'accueil de demandeurs d'asile.

C'est dans l'un de ces bâtiments qu'habitait Mégane Brauer. Elle évoque la chambre de 9 mètres carrés et les cuisines et les sanitaires communs. De cette expérience, elle tire aujourd'hui une œuvre peuplée de ses souvenirs : *ADOMA : L'insertion par le logement* (2024). Une simple bâche en plastique fichée au mur portant un court texte qui suinte le désespoir et qui s'achève par une interrogation – « et je me demande ce qu'est l'insertion » – dont on sait désormais qu'elle risque de rester longtemps sans réponse.

Leurs Grands morts (2023) se présente quant à elle comme un mobile, un modeste assemblage de guirlandes réalisé avec des colliers en toc et agrémentés de reproductions de captures d'écran collées sur des emballages de strass. Elle est d'une beauté fragile et un peu mièvre, cette pièce, toute rose et dorée, si ce n'est le noir inquiétant des captures d'écran qui font songer à des faire-part de décès et finissent par révéler les échanges entre Inès, la petite sœur de l'artiste, et leur mère, à propos de la réforme des retraites. Elle cache bien son jeu sous sa joliesse enfantine et désarmante. Elle est faite de bric et de broc comme pour conjurer, avec ce qu'on a sous la main et dans l'urgence, le malheur à venir et, par la

beauté, endiguer la colère et le désespoir. Du rêve encore. Et toujours en milieu hostile.

Il en va de même pour *J'ai essayé d'être gentille, mais ça me tue de l'intérieur* (2020). De loin, l'installation pourrait évoquer le faste d'un palais somptueux au décor chatoyant et richement paré de tentures et d'objets précieux. Elle relève, à y regarder de plus près, d'un décor de théâtre dont les couleurs et les feux de la rampe enjolivent un abri de fortune bricolé de draps de lit usagés, d'objets bon marché et de pacotille. On oscille. S'agit-il d'un royaume tel que s'en construisent les petites filles dans leur chambre ? Les textes qui ponctuent l'installation donnent rapidement la réponse puisqu'ils se révèlent être des témoignages et des anecdotes concernant la vie d'Inès, alors femme de ménage dans un hôpital, et à ce titre membre d'une cohorte humaine économiquement marginalisée par la société. Les draps lui ont appartenu. Mégane Brauer y a imprimé les selfies de sa sœur, pris lors de ses rares moments de pause. On la découvre, « se la pétant grave » sur son lieu de travail même si « ça la tue de l'intérieur », une réaction ironique et amère aux multiples humiliations qu'on lui inflige. Sur une photo, Inès « se pavane » entre deux frigidaires, l'un destiné au personnel, l'autre aux agents d'entretien. Au sol, des objets de ménage, une serpillère piquetée de strass et de témoignages acerbes, des gants Mapa aux ongles rutilants. Car il faut bien rêver et sublimer les objets de son asservissement, quitte à imiter avec « trois francs six sous » les codes et symboles outrageusement insouciantes des plus dotés. L'installation est chaque jour aspergée d'adouçissant.

Il est préférable tout de même que toutes ces histoires soient masquées par une suave odeur de propreté.

Sylvie Zavatta

étonner la catastrophe mégane brauer /

« *Évaporation* parle d'effort, de calculs démentiels, ceux des corps contraints, mesurés. Les recherches de Matthieu Saladin m'ont fait penser à des recherches que je mène sur un phénomène, la "Nutrition scientifique", développé par Atwater, fin XIX^e. Il s'agissait d'évaluer les quantités de nourriture requises par les ouvriers pour accomplir leurs tâches, via le comptage des calories, qui n'existait pas jusqu'alors. Déterminant ainsi le salaire leur permettant d'acquérir la quantité de nourriture, au gramme près, requise pour la fabrication d'une brique par un maçon pour compléter son travail efficacement ».

Mégane Brauer



Mégane Brauer, *J'ai essayé d'être gentille, mais ça me tue de l'intérieur*, 2020, vue de l'exposition *De toi à moi*, 2022, Fondation Fiminc, Romainville.
© Mégane Brauer. Photo : Andreas B. Krueger - Studio Gomme



Matthieu Saladin, *Évaporation*, 2019, collection Frac Franche-Comté.
© Matthieu Saladin. Photo : Émile Ouroumov

en regard matthieu saladin, évaporation /

Né en 1978 à Versailles, France.
Vit et travaille à Paris et à Rennes, France.

Évaporation est une installation réalisée en 2019, composée d'un casque audio tombant du plafond et permettant au public d'écouter le son de 785 grammes d'eau en train de s'évaporer. Détournant, comme souvent dans son travail, les pratiques post-modernes de gestion économique par la mesure et la statistique, l'artiste s'est basé sur un bilan thermique développé par la société Carrier, spécialisée dans les équipements d'air conditionné. Selon cette mesure, ces 785 grammes d'eau correspondent au volume de sueur évacué par un employé de bureau lors d'une journée de travail – une « production » matérielle ayant lieu en marge de la « production » ouvrière, qui se trouve ici transposée en matière sonore à écouter, mais paradoxalement, une matière insaisissable, en train de disparaître sans laisser de trace.

Matthieu Saladin est artiste et musicien. Sa pratique s'inscrit dans une approche conceptuelle de l'art, réfléchissant, à travers un usage récurrent du son, sur la production des espaces, l'histoire des formes et des processus de création, ainsi que sur les rapports entre art et société du point de vue économique et politique. Elle prend aussi bien la forme d'installations sonores et de performances que de publications (livres, disques), de vidéos et de créations de logiciels.

étonner la catastrophe mathilde chavanne /



Mathilde Chavanne, *Pleure pas Gabriel*, 2023. © Apaches Films et Mathilde Chavanne

« Dans mon travail, je tente de fabriquer du sens pour répondre à un monde qui semble en manquer cruellement. Je cherche du réconfort et tente d'en offrir aux personnages ou aux personnes que je filme et montre, souvent au bord du précipice, et aux spectateur-ice-s. Mes films questionnent nos tristesses intimes et politiques, interrogent les possibilités et moyens de se ré-enchanter ensemble, de trouver du réconfort dans les liens, dans la lutte, dans l'imaginaire.

Je m'intéresse aux fragiles plus qu'aux puissants, et tente, dans des formes différentes mais où je fais la part belle à l'émotion, de leur rendre grâce. En explorant nos mélancolies et déceptions profondes, mon travail tente de ne pas s'y résigner et d'offrir des chemins de traverse face au cynisme politique ambiant, qui pèse sur nos corps et nos santé mentales. »

Mathilde Chavanne

Qu'elle soit aux prises avec le temps qui passe, à des conventions qu'elle rejette et à un monde dans lequel elle ne se sent pas bien, la jeunesse est omniprésente dans les films de Mathilde

Chavanne. Dans *Simone est partie*, « de jeunes acteurs s'emparent des corps de [ses] grands-parents et rejouent leurs derniers moments ensemble. Accompagnés par la voix de [son] grand-père, ils racontent la mémoire qui s'échappe, les corps douloureux, la solitude. Ils racontent la perte, parlent de la vie ». Dans *Amour(s)*, Mathilde Chavanne nous parle des relations amoureuses des adultes par le prisme du regard des enfants qui en donnent leurs versions, déjà empreintes de stéréotypes, et nous amènent à interroger nos propres relations et aspirations amoureuses. Avec *Pleure pas Gabriel*, il est question d'amour aussi, mais comme planche de salut pour un jeune homme au bord de la rupture.

Gabriel est artiste¹. Ses peintures représentent des jeunes gens et évoquent leur mal-être². Normal, Gabriel ne va pas bien. À 28 ans, il semble perdu au sein d'un système auquel il n'adhère pas et qui semble ne pas cesser de le surprendre. Gabriel est fragile et fatigué. Gabriel est désœuvré. C'est embêtant pour un artiste, non ? Il se sent seul. Même un de ses élèves au collège lui dit qu'il ne sert à rien et ça le fait pleurer. Mais que peuvent en effet la peinture et le dessin dans ce monde-là ? Gabriel n'arrive même pas à se

¹ Gabriel est interprété par Dimitri Doré.

² Les peintures ont été empruntées pour le film à l'artiste Amélie Bigard.

étonner la catastrophe

mathilde chavanne /

suicider – il voulait juste ne plus être seul quand il a pris deux verres de vin et un anxiolytique, avant d'appeler les urgences en grève où son admission est aussi un fiasco. Seul l'amour peut le sortir de là, car décidément survivre ne suffit pas. Et il arrive enfin, cet amour, avec Margot, aussi perdue que lui, dans son blouson doré.

Avec *Pleure pas Gabriel*, Mathilde Chavanne signe un film mélancolique, ponctué de chansons désarmantes de simplicité et de naïveté, qui parle de la dépression de la jeunesse sur le mode de la tendresse et de l'humour tout à la fois : cette jeunesse qui participe de ceux qui tombent toujours évoqués par la grand-mère de Margot qui en sait quelque chose. L'amour, c'est cela qui ne cesse de nous surprendre quand tout va au plus mal.

Pour l'exposition, Mathilde Chavanne qui s'est consacrée exclusivement au cinéma depuis la fin de ses études, a réalisé des dessins, des portraits de collégiens de Seine-Saint-Denis. Des jeunes gens, figurés sur un fond vide, qui portent tous des vêtements dorés, à l'instar de Margot, mais réalisés ici avec des couvertures de survie.

Sylvie Zavatta

« Pour l'exposition, j'ai réalisé une série de dessins / collages. Je mène régulièrement des interventions artistiques en milieu scolaire et ces dessins représentent des élèves de 4^{ème} d'un collège de Saint-Denis, dans le 93. Des élèves avec qui j'ai noué un lien fort et avec qui j'ai réalisé un podcast, *Tout se transforme*, disponible sur Spotify. Ici, je les ai habillés de couvertures de survie. Quand je pense à ces enfants, aujourd'hui, je suis triste et en colère. Iels sont en permanence visés par des discours de haine de personnes qui ne savent rien d'eux, étudient dans des conditions particulièrement mauvaises, car dans le 93, l'école publique est encore plus précaire qu'ailleurs, et, comme tous les autres enfants, iels apprennent à l'école que leur planète est en train de s'effondrer dans l'indifférence générale. Je voulais leur rendre hommage. Les habiller de couvertures de survie raconte à la fois mon désir impuissant qu'iels soient protégé-e-s, qu'iels "survivent" dans ce monde, mais c'est aussi une manière de les faire briller, de les montrer avec l'éclat qu'iels méritent, pour qu'iels attirent enfin toute notre attention »

Mathilde Chavanne



Mathilde Chavanne, *Pleure pas Gabriel*, 2023. © Apaches Films et Mathilde Chavanne

étonner la catastrophe

mathilde chavanne /

« Dans cette comédie romantique moderne et contemporaine, aux punchlines d'anthologie, Mathilde Chavanne affirme le droit d'être triste, de se casser la gueule, et de ne surtout pas être un winner obsédé par la réussite. En bref : d'être terriblement humain, à l'image de ses personnages ultra-attachants avec lesquels on a envie de chanter, de rire, et de crier, comme une forme on ne peut plus ludique de rééducation au bonheur. »

Marie Pauline Mollaret, sélectionneuse
à la Semaine de la Critique, 2023

« J'ai découvert le travail de Dhewadi Hadjab il y a un an, et il m'a bouleversée. Je vois des êtres qui tentent de faire corps avec leur environnement, qui se contorsionnent sur des canapés, y trouvant des positions où l'apaisement semble impossible. Il y a une tension permanente, quelque chose en suspens, qui tient la pause mais semble pouvoir s'effondrer toujours juste après la peinture. Dans celle-ci, pourtant, la personne qui est "allongée" sur ce canapé orange regarde vers le plafond, vers le ciel, et, malgré ses pieds pointés et la courbe tendue de son dos, j'ai l'impression de lire dans cette position une forme de relâchement, une possibilité de réconfort. Je projette sûrement. C'est pour ça que j'aime le travail de Dhewadi Hadjab, je me projette dans ses peintures, dans leur étrangeté, dans ses corps en recherche d'une position adaptée, en résistance...»

Mathilde Chavanne

en regard

dhewadi hadjab, dream dancing I /



Dhewadi Hadjab, *Dream dancing I*, 2020, collection Frac Franche-Comté. © Adagp, Paris 2024. Photo : Blaise Adilon.

Né en 1992 à M'sila, Algérie.
Vit et travaille à Paris, France.

S'inspirant de la peinture d'histoire (Le Caravage notamment), les œuvres de Dhewadi Hadjab sont « d'une beauté intrigante. La photographie et la pratique picturale sont toutes deux au centre du travail de Dhewadi Hadjab. Toutes les toiles de l'artiste débutent par des photographies de modèles qu'il place dans des positions d'extrême inconfort, de contrainte, de danger. C'est ensuite dans l'exécution extrêmement minutieuse de la surface peinte et dans le développement d'un réalisme puissant qu'il accentue les moindres détails des corps en mouvement et leur confère une forte intensité sculpturale.

Ces peintures vibrantes, intenses et singulières, entre gravité et grâce, sont une invitation à transcender le sensible et la fragilité de l'incertitude. »

(Site de la galerie Mennour, Paris)

étonner la catastrophe hippolyte cupillard /



Hippolyte Cupillard, *La séance*, 2021. © Hippolyte Cupillard.

En brouillant les frontières entre réalité et fiction, Hippolyte Cupillard nous livre des films d'animation à l'univers onirique, au sein desquels il aborde les thèmes de la fin de vie, de l'enfance dans sa relation au monde des adultes, de la passation qui s'opère entre les générations, un monde en transition en somme. Un dessin mural, intitulé *Les Rudérales*, fait directement écho au film intitulé *La Chute* qu'il vient d'achever. Il évoque la résilience et la vie qui reprend ses droits après le chaos. Dans l'exposition, le jeune artiste présente également deux autres films : *La séance* et *L'île d'Irène*.

Entraînant la fermeture des salles pendant près de 300 jours entre 2020 et 2021, la pandémie de Covid-19 a eu un impact majeur sur le secteur du cinéma. Pour célébrer la réouverture des salles en mai 2021, Hippolyte Cupillard a réalisé un court film d'animation intitulé *La séance*. On y voit un personnage coloré et hybride, un projecteur lui tenant lieu de boîte crânienne, diffusant un film d'animation dont on suppose qu'il l'avait imaginé en période de confinement, dans l'espoir d'un retour à la normale. Dans le film projeté, de petits personnages enjoués et frétilants proclament à leur façon l'importance du cinéma.

Si *La séance* est un film joyeux, *L'île d'Irène* (2018) a une tout autre tonalité. Une certaine mélancolie s'en dégage mais là aussi, il s'agit d'évoquer un passage, en l'occurrence celui de la vie à la mort. Comme une île au milieu de sa maison, Irène est figée et cloîtrée dans son lit. De petits personnages, les Domovoï – inspirés des voyages de Gulliver de Jonathan Swift ou encore des elfes de maison de la tradition russe – passent leurs journées à prendre soin de la vieille dame. Une tempête survenant, Irène doit quitter la maison, partir avec son monde. *L'île d'Irène* est un film tout en douceur sur la fin de vie, sur l'importance de prendre soin de nos aînés, et qui évoque aussi une forme de libération.

Passage encore, et plus précisément transmission, dans le tout dernier film d'Hippolyte Cupillard, intitulé *La Chute* (2024). Mais une transmission quelque peu inversée puisque c'est un enfant qui éclaire une personne âgée, étrangement tombée du ciel dans le désert, sur ce que sera l'avenir. Un film qui glorifie la paix dans un monde marqué par une violence absurde. « Le regard et la sensibilité des enfants doivent inspirer notre avenir » souligne l'artiste qui, pour mieux appuyer son message, propose en regard un dessin mural, réalisé au fusain et intitulé

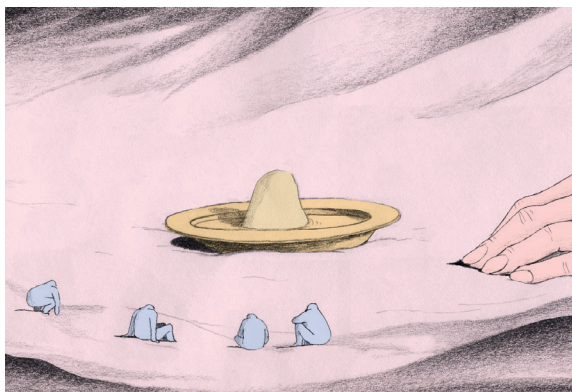
étonner la catastrophe hippolyte cupillard /

Les Rudérales. Ce nom désigne les plantes sauvages qui poussent sur les ruines. Hippolyte Cupillard les représente ici en milieu désertique, s'élevant vers la lumière, pour mieux évoquer leur capacité à restaurer un écosystème perturbé et à réinsuffler la vie là où elle avait disparu. À l'image des enfants, évoqués dans *La Chute*, qui grandissent de nos jours dans un monde en voie d'effondrement, les rudérales ne cessent d'« étonner la catastrophe » et symbolisent l'espoir.

Sylvie Zavatta

« Jacques Julien évoque dans *Fitz* un étrange voyage, celui d'un enfant traînant son bateau vers un océan qui n'arrive jamais. J'aime la poésie de ces images, la relation qui se tisse entre le personnage et les paysages verdoyants du Jura. L'enfant, à travers ce voyage initiatique, retourne aux sources de son histoire, vers la ville de son père. Dans mon film, il avance vers l'horizon, atteint le bout d'un sentier et comprend qu'il doit agir pour un futur. »

Hippolyte Cupillard



Hippolyte Cupillard, *L'île d'Irène*, 2018. © Hippolyte Cupillard

en regard jacques julien, fitz (after w.herzog) /



Jacques Julien, *Fitz (after W. Herzog)*, 2016-2022, collection Frac Franche-Comté. © Adagp, Paris 2024. Videostill : Gaëlle Hippolyte

**Né en 1967 à Lons-le-Saunier, France.
Vit et travaille à Paris, France.**

« L'artiste a initié une série de "remakes" dont l'idée est de "refaire" certaines pièces de l'histoire de l'art importantes à ses yeux. (...) La série vise à établir une sorte de généalogie subjective des origines du travail de l'artiste mais aussi à réunir un ensemble a priori hétéroclite de travaux autour de tonalités ou d'affects communs. Ces affects, en l'occurrence le burlesque, la dérision ou encore la désuétude, sont autant d'accents qu'il cherche à mettre en œuvre dans son travail de sculpture en général.

Dans le cadre de cette série de pièces citationnelles, *Fitz* a été initiée en 2016 par la fabrication d'une sculpture constituée d'une grosse maquette artisanale de bateau fixée sur un diable de transport. (...) Lors d'une première monstration de la sculpture telle quelle, l'artiste a remarqué que le fait de déplacer la sculpture en tirant le diable, en rajoutant une action et un corps, était plus efficient et plus drôle que la sculpture seule, plus juste également par rapport au sens ainsi véhiculé. (...) Pour l'entrée de l'œuvre dans la collection du Frac Franche-Comté, l'artiste imagine et conçoit un nouveau film pour accompagner la sculpture : "Fitzcarraldo, dans le film d'Herzog, est une sorte de capitaine Achab, à la fois aveugle et implacable, prêt à tout pour atteindre son objectif. Malgré l'accomplissement de son idée folle – faire passer son bateau au-dessus d'une colline tropicale –, il se retrouvera finalement à son point de départ. La tonalité que [l'artiste a envisagée] pour ce "remake" est à peu près à l'opposé de cette velléité héroïque ; il [s'agissait au départ] plus simplement de traverser un territoire en tirant derrière [lui] cette sculpture mobile derrière laquelle défilent les paysages, jusqu'à arriver aux portes de Besançon, là où [il a] grandi, là où [il a] débuté [ses] études d'art, pour finalement, [lui] aussi, [se] retrouver à [son] point de départ". Suite à différents essais, l'artiste [a décidé finalement] de modifier le projet du film et (...) qu'il était plus pertinent de faire tirer le bateau par son fils, âgé de 9 ans. En plus de coller plus littéralement au titre ("Fitz" étant un préfixe patronymique qui signifie "fils de"), les images abordent la question de l'échelle entre le corps et le bateau, mais prennent aussi des allures de voyage/western initiatique ».

(Site de la Galerie Paris-Beijing)

étonner la catastrophe

jordan paillet /

Tout récemment diplômé de l'ISBA, Jordan Paillet a développé une recherche autour du vêtement et s'est employé à mettre en lumière les relations qui unissent les pratiques populaires et celles de la mode, la façon dont ces deux mondes à priori étanches se nourrissent l'un de l'autre et s'influencent. Il aborde la question de la contrefaçon notamment, ainsi que le détournement des créations de l'industrie du luxe par des personnes modestes ou précarisées. Et dans un mouvement inverse, la transformation en produits de luxe d'idées vestimentaires nées dans la rue. Avec *La petite fille aux allumettes* (2023-2024), installation composée de vêtements et d'une sculpture, Jordan Paillet prolonge l'histoire de la collision de mondes économiquement opposés.

Nos choix vestimentaires disent beaucoup de nous, on le sait. « Socialement, rappelle l'artiste, le vêtement est un support d'expression fort. Il permet de montrer son appartenance à un groupe, de soutenir une cause ou de partager une idéologie. En suivant ce principe, le vêtement peut, même de manière inconsciente, devenir un support de pub ambulante ». Jordan Paillet s'emploie donc à y inscrire une histoire et un message. Dans son installation *La petite fille aux allumettes*, les vêtements sont comparables aux pages d'un livre. Provenant d'Emmaüs, ils ont en effet « servi de toile vierge au conte (éponyme) afin de devenir des exemplaires uniques grâce à différents moyens d'impression ». Portés par des mannequins, lors d'une performance qui emprunte au défilé de mode, ces vêtements livrent l'un après l'autre l'intégralité du texte qu'Hans Christian Andersen a écrit en 1845, avant de rejoindre les cimaises de la salle d'exposition où trône une gigantesque boîte d'allumettes. C'est le moment où fusionnent deux antagonismes : un rituel emblématique d'une classe sociale aisée et un conte devenu populaire sur les conditions de vie des plus précaires et invisibilisés.

À l'issue de l'exposition, les vêtements seront proposés à la vente. La recette sera reversée à Emmaüs d'où ils proviennent.

Sylvie Zavatta



Jordan Paillet, *La petite fille aux allumettes*, 2023-2024. © Jordan Paillet.
Photo : Jordan Paillet



Jordan Paillet, *La petite fille aux allumettes*, 2023-2024. © Jordan Paillet.
Photo : Sarah Pieds-Ferrés

étonner la catastrophe

jordan paillet /

« L'œuvre *La Chaise de Pondichéry* de Dector & Dupuy dialogue avec mon travail artistique par sa mise en lumière des dynamiques sociales et culturelles à travers la transformation d'un objet quotidien. En réutilisant une chaise en plastique usée, issue d'un contexte modeste, pour la métamorphoser en une sculpture en teck, cette œuvre incarne un échange entre différents univers sociaux, tout comme dans mon travail, où les codes de la mode de luxe sont réappropriés pour mettre en valeur des identités sociales plus modestes. À l'image de cette chaise, qui transcende sa fonction initiale pour devenir un symbole d'échange culturel et social, mon travail

questionne la circulation des signes et des idées entre les classes sociales. Dans cette interaction, la valeur symbolique des objets et des codes s'inverse ou se transforme, tout en rappelant les tensions mais aussi les ponts entre cultures et milieux sociaux. L'entropie qui affecte la chaise usée est réanimée par l'acte de création, un processus similaire à celui de la réappropriation que j'explore, où les classes modestes peuvent s'approprier les codes du luxe pour réinventer leur propre récit visuel et symbolique. »

Jordan Paillet



Dector & Dupuy, *La chaise de Pondichéry*, 2014-2015, collection Frac Franche-Comté. © Dector & Dupuy. Photo : Blaise Adilon

Le travail de DECTOR & DUPUY est issu « d'une constante exploration des signes, traces, objets, parfois emprunts de la plus grande ténuité. (...) À partir de ces collectes, les deux artistes réalisent principalement des expositions, des visites guidées et divers supports imprimés. Les œuvres destinées à l'exposition ainsi que les visites guidées sont systématiquement précédées d'un temps de repérage de ces traces que l'œil distrait échoue à capter. Cette phase préalable comprend entre autres la déambulation, l'observation, la prise de photographies, de notes, la lecture, la documentation, l'hypothèse, l'expérience, l'interprétation, la traduction. Leurs expéditions dans la ville (plus rarement ailleurs) rappellent les maraudes des affichistes, davantage sans doute que les dérives des situationnistes. »

(Site de la galerie Hervé Bize, 2016)

en regard

dector & dupuy, la chaise de pondichéry /

Michel Dector, né en 1951.

Vit et travaille à Savennières, France.

Michel Dupuy, né en 1949 à La Rochelle, France.

« À la pépinière "Rose Garden Nursery" de Pondichéry, nous avons trouvé une chaise de plastique au dos brisé qui semblait toujours servir. La forme de cette chaise nous a intéressés. Avec le concours d'un voisin proche qui a servi de traducteur, nous avons proposé un échange à la propriétaire, Madame Mohamadbi. Elle a accepté une chaise neuve et elle nous a donné en retour sa propre chaise abîmée. Puis nous avons demandé à un menuisier-ébéniste du quartier, M. Baskaran, d'en faire trois copies en bois. La transformation d'une forme de plastique moulé en meuble de teck sculpté a nécessité certaines légères adaptations. Et le résultat n'est plus un objet de récupération mais une sculpture au design volontaire et assumé. Dans cette opération sont à l'œuvre deux modalités du temps : l'entropie – qui a donné sa forme à la chaise initiale – et le développement d'un processus fait de la succession des démarches et des transformations de l'objet. » DECTOR & DUPUY.

Texte figurant au revers de la carte postale : « Nous avons échangé avec Madame Mohamadbi sa chaise bleue usagée contre une chaise neuve. Puis nous avons demandé à Monsieur Baskaran, ébéniste d'en faire une copie fidèle en bois de teck. DECTOR & DUPUY »

les artistes biographies /



Portrait de June Balthazard. Photo : Jean-François Deroubaix

June Balthazard

Née à Montbéliard en 1991, June Balthazard vit et travaille à Paris. Diplômée en 2015 de l'Institut supérieur des beaux-arts (ISBA) de Besançon et en 2018 du Fresnoy – Studio national des arts contemporains, elle développe une pratique mêlant le film et l'installation.

Son travail se focalise sur les marges et questionne les modalités de cohabitation entre les hommes et le reste du vivant. Il confronte le registre documentaire à des formes plus éloignées du réel : récit prospectif, animation, effets spéciaux, etc. Mais ces formes, loin de trahir la réalité viennent plutôt l'éclairer et la transfigurer. Ainsi, ses films sont imprégnés d'un réalisme magique.

Son travail est exposé et projeté au sein d'institutions telles que le Centre Pompidou Metz, Luma Arles, le Taipei Fine Arts Museum (Taiwan) ou le Chengdu Museum of Contemporary Art (Chine), ainsi que dans des festivals internationaux : le Festival du film de Melbourne (Australie), le Festival du court-métrage de Busan (Corée du Sud), Go Short (Pays-Bas), les RIDM (Canada) ou le Festival du court-métrage de Clermont-Ferrand.



Portrait de Mégane Brauer. Photo : Studio Gomme

Mégane Brauer

Mégane Brauer est née en 1994 et a obtenu son diplôme en 2018 à l'Institut supérieur des beaux-arts (ISBA) de Besançon. Elle vit et travaille à Marseille. Son travail est représenté par la galerie Air de Paris.

Mégane Brauer est co-fondatrice de plusieurs projets : *Freedfromdesire*, avec Léa Laforest et Anne-Claire Jullien, un projet annuel de résidence pour jeunes artistes, dans des espaces ruraux où l'offre culturelle est moins importante ; la *Djemaa Academy* avec Ahram Lee, Lola Husson, Claire Astier, Marion Astier, Juliette Gault et Julie Menguy, sous la direction de Djemaa Hoggas (2023) ; et la permanence juridique *DAHO* avec Imane Heddane, Djemaa Hoggas, George, Claire Astier et Blessing Toni (2020).

Parmi ses récentes expositions et projets, on peut citer *Le Présent* à la Galerie Air de Paris (2024), la publication *Politisier l'enfance* aux Éditions Burn~Août avec Vincent Romagny, ainsi que *Le droit à l'oubli* au Musée Transitoire, sous le commissariat de Romina Shama (Paris, 2023). Ses œuvres ont été également présentées dans *De toi à moi* à la Fondation Fiminco, sous le commissariat de Jennifer Flay (Romainville, 2022) et *Mordre et Tenir* à la Galerie Air de Paris (2022). En 2021, elle a participé à une résidence à Triangle Astérides. En 2020, elle a été impliquée dans plusieurs projets à Marseille : l'installation *Déjà Vierge* à l'Église de Tour Sainte portée par Vertical Looping (Star) ; la co-organisation d'un workshop au squat 59 St Just (Marseille), où elle a initié un collectif artistique avec Anes Hoggas, Suella et Samet Jonuzi, Ersi et Klevis Morina ; ainsi que l'exposition collective *La Relève à art-cade** (Marseille). Elle a également été en résidence aux Beaux-Arts de Chittagong en 2019.

les artistes biographies /



Portrait de Mathilde Chavanne. Photo : Julien Lienard

Mathilde Chavanne

Née en 1992 en France, Mathilde Chavanne est une réalisatrice vivant et travaillant à Paris. En 2015, après des études à l'Institut supérieur des beaux-arts (ISBA) de Besançon et à la Royal Academy of Arts de La Haye, aux Pays-Bas, elle se tourne vers le cinéma et réalise son premier court-métrage, *Quelque chose brûle*, produit par le Groupe de recherches et d'essais cinématographiques (G.R.E.C.).

Son dernier film, *Pleure pas Gabriel*, a été présenté en avant-première à la Semaine de la Critique en mai 2023 et figure cette année parmi les 24 courts-métrages sélectionnés pour les Césars. Ses films précédents, *Simone est partie*, *Noée dans la tempête*, *Amour(s)*, et *Quelque chose brûle*, ont été montrés et primés dans de nombreux festivals (Quinzaine des Réalisateurs, Premiers Plans, Clermont-Ferrand...). En 2022, Mathilde Chavanne était nommée parmi les 12 talents à suivre de la Fête du Court Métrage, mettant en lumière les « cinéastes de demain ».

Aujourd'hui, après avoir suivi l'Atelier Scénario de la Fémis en 2023 et participé aux Ateliers d'Angers en 2024, Mathilde Chavanne continue de développer son premier long-métrage produit par Haut et Court, et travaille en parallèle à un projet de film documentaire.



Portrait d'Hippolyte Cupillard. Photo : D.R.

Hippolyte Cupillard

Hippolyte Cupillard est né à Besançon et a grandi dans le village de Mouthier-Haute-Pierre. En 2015, après ses études à l'Institut supérieur des beaux-arts (ISBA) de Besançon, il se spécialise en cinéma d'animation et fonde avec quatre ami·e·s le studio TABASS co. basé à Bruxelles. Il se tourne vers la réalisation en 2017 et commence à étudier à l'école de la Poudrière, à Valence. Il y réalise *Peupleute* puis *L'île d'Irène* qui est sélectionné au festival Premiers plans d'Angers et dans de nombreux festivals internationaux. Après ses études, tout en travaillant comme décorateur sur le long-métrage *J'ai perdu mon corps* de Jérémy Clapin ou comme animateur sur plusieurs courts-métrages sélectionnés dans de prestigieux festivals, il réalise le court-métrage *La séance* pour célébrer la réouverture des cinémas suite à la pandémie de Covid 19. Il est diffusé dans l'émission *Mon Œil* du Centre Pompidou et sélectionné au Festival National du Film d'Animation. Son dernier court-métrage, *La chute*, est présenté lors de l'exposition *Étonner la catastrophe* au Frac Franche-Comté.

les artistes biographies /



Portrait de Jordan Paillet. Photo : D.R.

Jordan Paillet

Né à Chalon-sur-Saône en 1998, Jordan Paillet vit et travaille à Fontenay-le-Comte à côté de La Rochelle. Diplômé de l'Institut supérieur des beaux-arts (ISBA) de Besançon en 2023, il est graphiste, illustrateur et designer pour plusieurs marques de vêtements telles que *Amoses* et *Get In My Shoes*. En parallèle, il développe sa propre marque *Gima*.

Jordan Paillet s'intéresse à la circulation des idées et des codes entre classes sociales qu'il applique au domaine de la mode. Il s'inspire et adapte des éléments pour créer des œuvres nouvelles qui peuvent prendre différentes formes, comme l'hommage, le détournement ou l'appropriation culturelle.

Étonner la catastrophe est sa première exposition.

en écho gérald kurdian /

Exposition, Gérald Kurdian, *X ! Un opéra fantastique*
17 novembre 2024 > 30 mars 2025

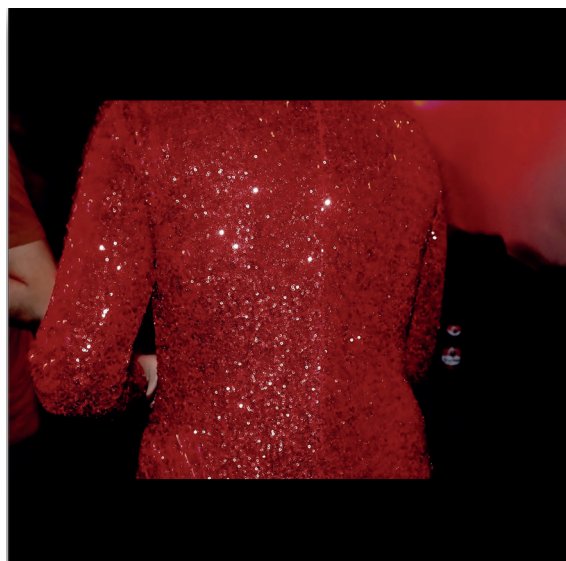
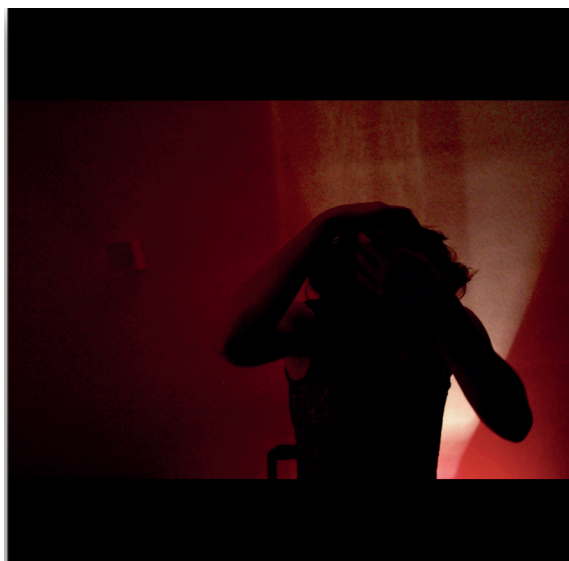
> visite presse vendredi 15 novembre, (rendez-vous individuels possibles à d'autres dates)

> vernissage samedi 16 novembre, 18h30

Commissaire de l'exposition : Sylvie Zavatta, directrice du Frac

Avec *X ! Un opéra fantastique*, Gérald Kurdian, « performeuse militante à la croisée des disciplines, imagine un objet unique en son genre : une fable musicale, un opéra solo pour un interprète et une intelligence artificielle qui réinvente des mythologies alternatives pour les corps qui en sont privés. Elle se met en scène dans une autofiction qui oscille entre journal intime et fresque épique, documentaire et décors en 3D. Son personnage tout droit sorti d'un club queer, encombré d'une épée symbole d'une blessure bien ancrée, déambule dans l'open world d'un

jeu d'heroic fantasy. Elle navigue entre la mémoire digitale d'un ordinateur, nourri de l'imaginaire viriliste de l'opéra wagnérien, et l'espoir d'un futur écoféministe, libéré des carcans du capitalisme, qui salue le soin porté à l'intime et accueille la vulnérabilité de chacune, chacun. Récit initiatique, parcours de libération de la version hallucinée de Gérald elle-même, *X ! Un opéra fantastique* est un acte de réparation à la portée collective, un portrait des scènes activistes marginalisées en forme de manifeste pour une révolution sensible. »



Gérald Kurdian, *X ! Un opéra fantastique*, 2022, collection Frac Franche-Comté. © Gérald Kurdian

en écho émilie brout et maxime marion /

Focus sur une œuvre de la collection du Frac
Émilie Brout et Maxime Marion, *A Truly Shared Love*
17 novembre 2024 > 30 mars 2025

> visite presse vendredi 15 novembre (rendez-vous individuels possibles à d'autres dates)

> vernissage samedi 16 novembre, 18h30

Commissaire de l'exposition : Sylvie Zavatta, directrice du Frac

L'œuvre d'Émilie Brout et Maxime Marion est une vidéo intitulée *A Truly Shared Love*. Elle dénonce les effets du capitalisme sur notre quotidien le plus intime. Les artistes « y donnent à voir leur véritable histoire d'amour, entouré-es de leur chat et de compagnons connectés dans leur propre environnement domestique. En s'appuyant sur les codes de l'imagerie commerciale des vidéos de stock, iels jouent des représentations normatives et idéalisées de leur genre, leur classe ou leur figure d'artiste comme modèle de la start-up nation qui y sont habituellement véhiculées. Y a-t-il une alternative ? Issue de près de deux ans de travail, cette pièce marque une étape importante dans le parcours des artistes, qui passent derrière et devant la caméra tout en continuant à explorer les modalités de production et de diffusion des images contemporaines

– comme iels le font depuis de nombreuses années. Cette vidéo pourrait se résumer à un inextricable jeu de ficelles et de relations : relations entre partenaires d'un couple, entre intime et public, loisirs et labeur, données et synthèse, huis-clos urbain et vastes espaces « naturels » ou encore entre espèces au sens large... Autant de strates qui se contaminent continuellement à différents niveaux. De stase en stase, dans une sorte de temps suspendu, se dessine ainsi un espace de négociation constant et ambigu, où les protagonistes – telles deux gouttes évoluant dans un vide abyssal et paradoxalement sursaturé – cherchent désespérément à préserver quelque chose de singulier au-delà des représentations inaccessibles, quelque chose qui échapperait à toute forme de quantification ou de capitalisation. »



Émilie Brout et Maxime Marion, *A truly Shared Love*, 2021, collection Frac Franche-Comté. © Émilie Brout et Maxime Marion

frac franche-comté présentation /



Frac Franche-Comté, Cité des arts, Besançon © Kengo Kuma & Associates / Archidev, crédit photo : Nicolas Waltefaugle

Le Frac (Fonds régional d'art contemporain de Franche-Comté) présente des expositions temporaires qui se renouvellent tout au long de l'année et qui montrent la grande diversité de l'art d'aujourd'hui. Elles s'accompagnent d'une programmation riche en événements : concerts, spectacles, conférences, performances, rencontres avec des artistes... Le Frac se veut être un lieu d'échanges et de rencontres, ouvert à tous les publics. Situé au cœur du centre-ville, en bordure de rivière, dans une nature propice à l'évasion et aux loisirs, le bâtiment du Frac offre une architecture contemporaine et patrimoniale exceptionnelle. Réalisé par Kengo Kuma, avec l'agence Archidev (Hervé Limousin et Séverine Fagnoni) et le paysagiste Jean-Marc L'Anton, ce bâtiment à dimension humaine et à l'esthétique douce et lumineuse a été conçu pour faciliter la découverte des œuvres par le visiteur lors de sa déambulation.

La question du Temps

La collection, conservée dans les vastes réserves du Frac, est riche de plus de 700 œuvres d'artistes français et étrangers. Cette collection illustre la richesse de la création actuelle et la diversité des formes de l'art contemporain : peintures, sculptures, dessins, photographies, vidéos, installations, performances... et s'inscrit en résonance avec le passé horloger franc-comtois en questionnant la notion de temps. Elle s'enrichit chaque année de nouvelles acquisitions, sélectionnées par un collège d'experts qui veillent à ce qu'y

soient représentées les notions de temporalité et de transdisciplinarité, notamment à travers des œuvres sonores ou dialoguant avec le spectacle vivant.

La diffusion

La grande particularité de cette collection est sa mobilité. En effet, chaque année, des expositions sont organisées hors les murs : dans des écoles, des collèges, des lycées, des associations culturelles, des festivals... pour découvrir les œuvres dans un contexte familial. Ainsi, le Frac va à la rencontre des publics sur tout le territoire, de Belfort à Mouthe en passant par Dole. Symboles de son engagement en faveur de la démocratisation de l'art de notre temps, le **Satellite** — petit camion aménagé en espace d'exposition — et les **Mallettes**, dispositifs qui permettent à une classe l'emprunt d'une œuvre, sillonnent le territoire régional. Enfin, les œuvres sont prêtées en France et à l'international et en région, à de grandes institutions comme à des structures plus modestes.



Le Satellite du Frac, © Frac Franche-comté. Photo : Nicolas Waltefaugle

infos pratiques contacts /

Étonner la catastrophe

17 novembre 2024 > 30 mars 2025

- > visite presse vendredi 15 novembre
(rendez-vous individuels possibles
à d'autres dates)
- > vernissage samedi 16 novembre, 18h30
- > défilé de mode des œuvres de Jordan Paillet
samedi 16 novembre, 19h et 19h45
(durée: 5 min)

contact presse

Frac Franche-Comté

Faustine Labeuche

+33(0)3 81 87 87 50

presse@frac-franche-comte.fr

frac franche-comté

cité des arts

2, passage des arts

25000 besançon

+33 (0)3 81 87 87 40

www.frac-franche-comte.fr

horaires d'ouverture au public

14h – 18h du mercredi au dimanche

tarifs

tarif plein: 5 

tarif réduit: 3 

gratuité : scolaires, moins de 18 ans et tous les
dimanches / autres conditions tarifaires
disponibles à l'accueil.



Frac Franche-Comté, Cité des arts, Besançon   Kengo Kuma & Associates / Archidev, crédit photo : Nicolas Waltefaugle